

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 37 (1980)
Heft: 9

Artikel: Réflexions sur les finalités de l'éducation physique
Autor: Hersch, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Réflexions sur les finalités de l'éducation physique

Résumé du discours de Mlle Jeanne Hersch prononcé à la Journée de travail de la Conférence élargie des directeurs des Instituts universitaires d'éducation physique

Jean Brechbühl

Vos collègues m'ont expliqué que c'est justement en tant que n'ayant pas d'expérience dans l'éducation physique que je devais vous parler. Je vais donc vous exposer quelques idées, que vous pourrez ensuite discuter.

Il s'agit avant tout, m'a-t-on dit, de préciser les finalités de l'éducation physique? Pourquoi une éducation physique? Voici quelques réponses.

La toute première, je la mets sous le signe du poète Rimbaud. Il a dit de l'homme qu'il est «une âme *et* un corps». Je mets l'accent sur le plus petit de ces mots, le mot «et»: il souligne l'importance de la jonction des deux. Toute éducation peut-être, mais toute éducation physique en tous cas, doit aider celui qui en bénéficie à approfondir le rapport «une âme *et* un corps».

Qu'est-ce que cette interdépendance, cette unité de deux réalités aussi différentes? L'interdépendance rappelle l'unité des deux, et en même temps la maîtrise possible de l'âme sur le corps, de façon qu'elle ne s'engue pas dans son corps comme une mouche s'engue dans un ruban collant. Il s'agit en somme d'apprendre à approfondir et à maîtriser les conditions de notre possible liberté.

Le mot liberté est très à la mode; mais il semble souvent vidé de son sens. On parle de la liberté comme si c'était une chose qu'on possède, en quelque sorte donnée d'avance, une espèce de fait acquis. Nous avons deux yeux, un nez, une bouche, des oreilles, et puis la liberté. Eh bien non! Ce qui nous est donné, c'est que nous *pouvons devenir* libres.

Certains d'entre vous connaissent peut-être le titre d'un de mes livres, en allemand (parce qu'il n'a paru qu'en allemand) «Die Hoffnung Mensch zu sein». On ne possède pas son humanité – ce que j'appelle l'humanité ici, c'est justement le fait d'être libre –, on ne possède pas sa liberté, *on espère se rendre libre*. Devenir un être libre, c'est en tout premier lieu assurer l'indépendance et l'unité de l'âme et du corps, d'une part, et la maîtrise de l'un sur l'autre d'autre part, pour que l'un ne soit pas englouti dans l'autre.

J'ai parlé tout à l'heure de s'engluer dans son corps. Il n'y avait là rien d'hostile à l'égard du corps, au contraire. Je crois qu'il y a deux manières de manquer sa liberté, par rapport au corps. L'une est de le mépriser, de faire comme s'il n'existait pas; c'est l'attitude puritaine qui, en général, aboutit à une revanche brutale du corps, qui échappe complètement à l'influence de l'âme. L'autre manière, au contraire, est de s'y engluer, de s'y perdre, de s'y subordonner et de le laisser régner en tant que facteur d'engourdissement et de répétition.

Donc, première finalité de l'éducation physique: la liberté, la conquête, la création de la liberté, conçue comme un approfondissement et une maîtrise de la relation «âme et corps». Si cela est vrai, l'éducation physique apparaît aussitôt comme ayant une fonction conjuguée mais double. D'une part apprendre à vouloir – parce que la liberté passe par le vouloir – non pas en laissant son corps de côté, non pas en dehors et indépendamment du corps comme si nous



étions des anges, mais à vouloir avec son corps et à travers son corps. Cela est un premier aspect. L'autre, qui est complémentaire, consiste à rendre le corps perméable, réceptif à ce vouloir. On peut exercer, entraîner son corps, de façon qu'il accueille ce vouloir, c'est-à-dire s'efforcer de faire du corps un instrument expressif du vouloir de l'âme. Je pense qu'un corps exercé doit finalement ressembler à un visage, être aussi expressif, aussi mobile qu'un visage, parce qu'il est traversé par le vouloir de l'âme. Par conséquent, l'éducation physique recherchera la souplesse, la force, le délié de ce corps, développera une certaine vitesse, une certaine endurance, une qualité de précision, et ainsi de suite.

Du côté du vouloir, l'éducation physique cherchera à développer d'abord le courage. Il faut en effet beaucoup moins de courage pour rêver ses actions que pour les accomplir. Vous connaissez tous les bonnes résolutions, par exemple pour tout ce que l'on fera durant le week-end, etc. L'intention est bonne, mais l'enfer en est pavé. Quand cela doit passer par le corps, on affronte une épreuve – «oui ou non je l'ai fait» –, et c'est ce qui me fait dire qu'il y a, dans la confrontation du vouloir avec le corps, une épreuve de courage. Dans ce sens, l'éducation physique tend à développer le courage en même temps qu'une certaine confiance en soi. L'acrobate ailé qui se risque sur sa corde, là-haut, sur quoi compte-t-il? Il compte sur son corps et sur la pesanteur. Et c'est parce qu'il compte sur la constance et la fidélité de la pesanteur qu'il peut en jouer, sur sa corde. Il suffit d'avoir vu les astronautes privés de la pesanteur, et qui avaient l'air de ne plus savoir bouger, pour comprendre à quel point nous comptons sur la pesanteur. L'exercice physique implique une confiance à l'égard du monde qui nous entoure. Plus l'exercice est risqué, plus cette confiance doit être grande, même si elle est combinée avec une certaine prudence, parce que l'on sait aussi que lorsque l'on essaie véritablement de faire passer le vouloir par le corps, on encourt des risques.

Lorsqu'on est couché dans son lit et que l'on rêve sur son oreiller qu'on fera ceci ou cela – mais qu'on ne le fait pas –, on ne risque rien du tout. Mais du moment que l'on met son corps en branle, on affronte la causalité physique, qui est à la fois un support et une menace. Et on apprend alors non seulement à approfondir et à perfectionner le rapport dont j'ai parlé d'abord (une âme et un corps), mais encore celui d'un individu à son monde, parce qu'on affronte ce monde par le mouvement, par les exercices, qu'on accepte de courir des risques, avec courage et prudence.

Jusqu'ici, j'ai parlé comme si l'éducation physique était une occupation purement solitaire. Or, en général, elle ne se fait pas dans la solitude, mais devant les autres et avec les autres. Il y a les témoins, ceux qui nous voient faire des exercices physiques. C'est un nouvel apprentissage du courage, parce que dans l'exercice physique règne une *transparence* évidente. La réussite ou l'échec, la qualité du geste, du mouvement, tout cela est absolument manifeste. L'exercice ne se passe pas dans le secret de la conscience et de la pensée; on ne peut pas dire: «ce n'est pas cela que j'ai voulu exprimer, ma pensée était bien plus profonde», comme on peut le faire en philosophie, par exemple. Dans l'éducation physique, on est astreint à agir à l'extérieur, à être complètement visible au cours de l'exercice – devant soi-même si l'on est seul, devant les autres la plupart du temps. Si les êtres humains ont en général un obstacle intérieur à vaincre avant de consentir à s'adonner à des exercices physiques, c'est moins par paresse que par une sorte de peur d'exécuter

une action manifeste, de faire quelque chose d'entièrement visible, qui ne laissera aucune place à l'illusion. On ne peut pas alors raconter des histoires. On franchit l'obstacle ou on ne le franchit pas. On a sauté ou on n'a pas sauté. On s'est soulevé ou on ne s'est pas soulevé. Il y a là quelque chose de patent, une sorte de littéralité, de franchise de l'épreuve, qui n'a d'analogue, à mon avis, que dans le travail manuel.

Je voudrais ici faire une toute petite parenthèse à propos du travail manuel. Vous savez qu'on parle beaucoup de réhabiliter le travail manuel. Mais on a largement perdu de vue les effets pédagogiques que le travail manuel peut avoir sur l'âme et le caractère parce qu'il présente, comme l'éducation physique, cette évidence de la chose faite, où l'objet parle de lui-même, manifeste ce qui a été fait, la qualité de ce qui a été fait, et dresse ainsi l'esprit à une forme de franchise et d'honnêteté que les exercices spirituels n'exigent pas toujours (dans certaines disciplines peut-être, mais de loin pas dans toutes). Cette littéralité, cette franchise, de l'épreuve

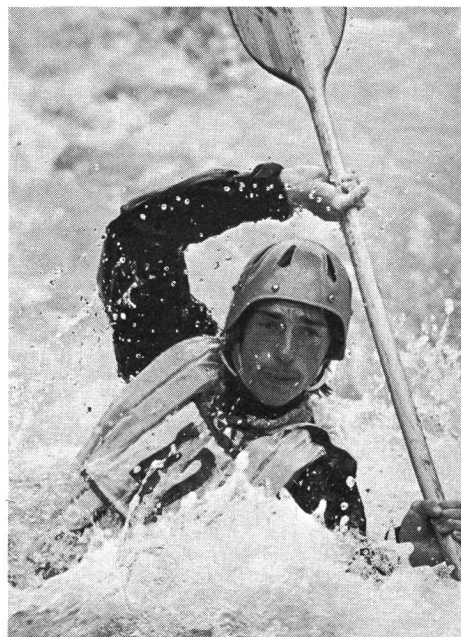


dont je parlais, c'est un exercice, non pas essentiellement pour le corps, mais pour la volonté. Et c'est là, à cause de la prépondérance du «faire», un puissant moyen éducatif contre le fameux «il n'y a qu'à». Tout le monde connaît la solution au niveau des mots, mais là il faut encore *faire*. Il n'y a pas, je crois, d'exercice meilleur contre le verbalisme et ses effets corrupteurs que l'éducation physique.

J'ai dit tout à l'heure qu'il fallait du courage pour agir avec son corps parce que tout était visible, manifeste. En effet, non seulement la pesanteur aide l'acrobate, mais elle est la condition de son exploit. Il y a une pesanteur qui est celle du corps et, quand il tombe, comme un objet, il y a là quelque chose qui devient très vite ridicule. Pourquoi? Parce que la liberté est justement la maîtrise de cette pesanteur. Au moment où cette pesanteur apparaît comme non maîtrisée, elle humilie le vouloir. Elle humilie d'une façon très intime, très profonde, celui qui a tout simplement subi la pesanteur et qui se sent ridicule. Cela ne lui paraît pas digne de lui-même, et il n'a pas envie de subir cette épreuve, ni devant les autres, ni devant lui-même. Il aime mieux s'imaginer qu'il peut faire l'exercice, plutôt que de l'accomplir réellement. Dans cette radicalité de la différence entre s'imaginer et faire, réside à mon sens un élément éducatif capital de l'éducation physique: il s'agit d'apprendre à faire physiquement de cette pesanteur, de la liberté. Il me semble que ce que je viens de dire est assez simple et peut être explicité pour les élèves. Non pas sous la forme d'un sermon, mais en les incitant à agir, à se risquer, à faire des expériences. On comprend leur répugnance, on connaît l'obstacle devant lequel ils se trouvent, mais il est utile qu'ils apprennent la *valeur du faire en tant qu'opposé à l'imaginaire*. Peut-être est-ce spécialement nécessaire aujourd'hui, à contre-courant d'une tendance, dominante dans l'éducation, qui fait croire à tout élève, à tout être humain, qu'il peut avoir les plus hautes prétentions. Contre la prétention, il n'y a rien de mieux que la sobriété manifeste de l'exercice physique.

Il y a deux ans je crois, on avait lancé en France le slogan pour un grand concours entre les enfants: «nous sommes tous des poètes». Et dans un certain sens, il est peut-être vrai qu'à un certain âge il y a quelque chose d'un poète chez tous les enfants. On pourrait dire de même: «nous sommes tous des athlètes, des danseurs; seulement voilà, on nous a assis sur des bancs d'école, on a détruit notre sens poétique, nos facultés d'athlète, nos dons de danse etc.». Contre cette prétention, il n'y a rien de mieux que d'apprendre à ceux qui veulent faire

de l'exercice physique la valeur de l'épreuve réelle, qui parle pour elle-même. Quand on affronte cette épreuve réelle, on fait une expérience absolument évidente, que l'on s'efforce de nier aujourd'hui: l'expérience d'une assez grande inégalité entre les personnes. Je crois que l'éducation physique a, entre autres choses, la fonction de permettre aux êtres humains *d'apprendre à assumer* leur inégalité naturelle.



Les êtres humains sont égaux en quelque chose de très mystérieux, qui fonde les droits de l'homme et dont ce n'est pas mon sujet de parler aujourd'hui; mais ils ne sont pas égaux en quoi que ce soit d'autre. Ils sont inégaux en tout, et en particulier dans leurs performances sportives. Ce qu'il faut comprendre c'est que celui qui est inférieur dans un exercice sera peut-être supérieur dans un autre, que celui qui est supérieur dans un domaine sera peut-être inférieur dans un autre, c'est-à-dire que finalement les êtres humains sont beaucoup plus incomparables qu'égaux, parce qu'ils sont différents. Mais dans un même domaine, ils auront toujours à affronter leur inégalité. Et je crois que cela, cette évidence et cette invariabilité de l'évidence doit être apprise au fil de l'éducation physique qu'à travers les branches intellectuelles de l'enseignement, parce que, d'une certaine manière, l'inégalité intellectuelle semble toucher plus profondément l'intérieur des êtres, si bien que l'expérience de l'imperfection dans les exercices de l'esprit blesse plus que dans les

exercices physiques. Mais cela, à mon sens, ne doit pas du tout être camouflé, cela doit être peu à peu appris, digéré et maîtrisé. L'éducation physique, je crois, comporte en elle l'idée de concours et d'affrontement, soit avec soi-même – «hier j'ai pu faire cinq fois cet exercice, aujourd'hui je peux le faire huit fois, demain je le ferai 15 fois» – soit avec les autres, et cette espèce d'émulation, dans l'éducation physique, me paraît un élément tout à fait nécessaire et légitime.

J'ajoute ici une chose que j'ai déjà dite bien des fois: lorsqu'on constate que quelqu'un fait quelque chose mieux que soi-même, cela suscite de l'admiration, et admirer ne fait pas mal. On parle souvent aujourd'hui comme si admirer faisait mal. Je crois au contraire que beaucoup de jeunes souffrent de n'avoir rien ni personne à admirer. Dans l'éducation physique, l'une des finalités est aussi, constatant des inégalités, d'apprendre à admirer.

J'ai parlé jusqu'à maintenant de la liberté, de la transparence, de l'évidence, de l'inégalité. Je voudrais maintenant parler d'une autre finalité. L'éducation physique devrait communiquer à ceux qui la pratiquent le sens de la responsabilité et du respect dû à ce corps que l'on est en train d'éduquer, la conviction qu'on est responsable de ce corps, qu'il nous est confié, qu'il dépend maintenant de ce que chacun décidera pour lui, qu'il n'est pas à l'abandon, flottant au fil de l'eau. Nous devons concevoir du respect pour ce corps à cause du merveilleux instrument qu'il est, précisément, pour ce vouloir qui doit le traverser et l'imprégner, afin de réaliser à travers lui ses possibilités. A mon sens, l'éducation physique devrait exclure le galvaudage du corps. Une considération telle que «ceci ne touche que mon corps, cela n'a pas d'importance» devrait nous mettre en garde. Par exemple la drogue n'est pas seulement un fléau social. Dans le fait de se droguer, il y a un manque de respect et de responsabilité à l'égard de cet extraordinaire appareil qu'est notre corps. L'altérer, alors qu'il est une sorte de miracle de l'univers offert à notre vouloir, pour qu'il puisse mettre quelque chose de réel dans le monde où il se trouve, est un forfait, un forfait pas seulement social, ni, d'une certaine manière, seulement moral; je dirais plutôt que c'est un blasphème, parce que cela altère quelque chose qui nous est livré et que jamais aucun d'entre nous n'aurait pu produire. Livrer ce corps à la drogue, c'est abdiquer sa qualité de corps. Il me semble que l'éducation physique, par l'exercice constant d'une responsabilité envers le corps, par l'utilisation et la maîtrise du corps, comporte en même temps un respect qui devrait pouvoir exclure le recours à la drogue.

Ceux qui participent à des exercices d'éducation physique trouvent un grand plaisir, je crois, à conjuguer leur liberté dans des ensembles. Quand j'étais petite, nous entrions dans la classe «deux par deux»; maintenant, les élèves sont des êtres «libres», ils entrent à l'école

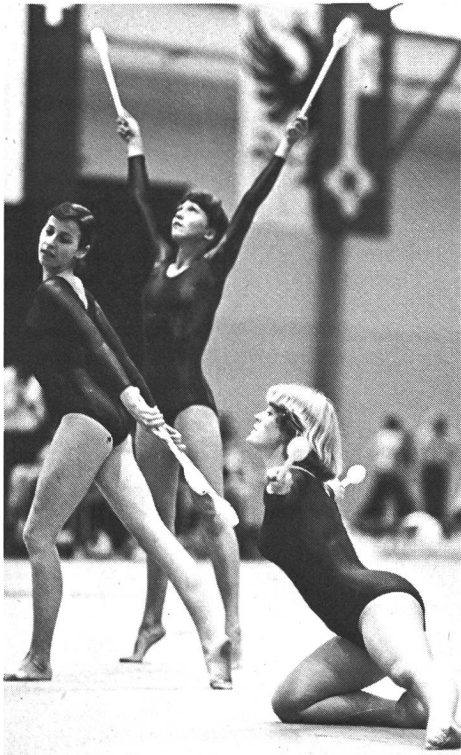
n'importe comment. Mais je me souviens encore du plaisir que j'avais à entrer dans la classe «deux par deux». Pourquoi? Parce que dans ce petit cortège de rien du tout, chacun avait «sa place». Avoir sa place, c'est quelque chose qu'on sous-estime aujourd'hui. Je suis convain-

cue que les jeunes, dans leur «malaise» très réel aujourd'hui, ont le sentiment de n'avoir nulle part «leur place». Le plaisir des libertés conjuguées provient avant tout d'une évidence: si l'on n'était pas là, il y aurait *un vide* dans l'ensemble. C'est exactement ce que l'on ressent lorsqu'on participe à une cérémonie; là où quelqu'un manque, il y a un trou. Par conséquent, la place de chacun, ce qu'il y a accompli, a un sens dans cet ensemble et fait partie intégrante du spectacle. C'est là une expérience que l'éducation peut cultiver, de façon que le corps, le geste de chacun, ait alors sa place, soit vécu comme indispensable. Se sentir indispensable, c'est ce dont chaque être humain a besoin. Tout enfant dans une famille a besoin de se sentir indispensable. Plus il est petit, plus il est minoritaire, et plus il a besoin de se sentir indispensable.

Sur la base de ce besoin de trouver des formes collectives où chacun individuellement se sente indispensable, on peut développer l'invention des participants, pour qu'ils donnent à l'ensemble son sens, esthétique ou expressif, avec un corollaire: chacun ne fait pas exactement ce qu'il veut – comme dans certains théâtres spontanés –, mais, au contraire, chacun contribue à donner une forme à l'ensemble.

J'en viens maintenant au jeu proprement dit. Ayant prononcé le mot «spontanéiste», je vais vous dire une chose qui me paraît importante: les théories selon lesquelles toute fête doit être entièrement spontanée, détruisent complètement la possibilité des jeux, car il n'y a pas de jeux sans règle. Non seulement il n'y a pas de jeux sans règle, mais le *jeu est* en quelque sorte *créé par la règle*, précisément parce qu'il s'agit d'une activité qui n'est pas «utile», mais qui se donne à elle-même ses propres contraintes. Et ces règles sont nécessairement des règles conventionnelles, formelles et rigoureuses. Lorsqu'on joue – pour prendre un exemple qui n'est pas pris dans l'éducation physique – au scrabble et qu'on adopte comme règle que dans les mots croisés, on n'a le droit de placer que les mots qui figurent dans tel ou tel dictionnaire, il est bien évident que c'est une pure convention; on pourrait prendre un autre dictionnaire, un autre livre. Mais une fois qu'on a adopté cette règle, il n'y a plus d'exception. Car s'il y avait des exceptions, il n'y aurait plus de jeu. Le jeu est constitué par des règles comme je l'ai dit conventionnelles, formelles, rigoureuses. Lorsqu'on joue, on fait justement une expérience essentielle, celle d'une forme qui s'impose uniquement *en tant que conventionnelle*, et non pas morale. Il n'est pas immoral d'envoyer une balle de tennis dans la partie du court qui est interdite, mais la partie n'a plus lieu si on admet de





compter comme valable cette balle jouée en zone interdite. C'est l'acceptation de ce formalisme de la règle en tant que conventionnelle, et non morale, qui constitue le jeu. L'acceptation de la règle est un exercice moral à l'état pur, non pas parce que la règle est moralement justifiée, mais parce qu'on l'accepte comme purement conventionnelle. Tricher, ce n'est pas voler; tricher, c'est tuer le jeu; il n'y a plus de jeu quand on triche. D'où la loyauté spécifique, fondamentale, du sport.

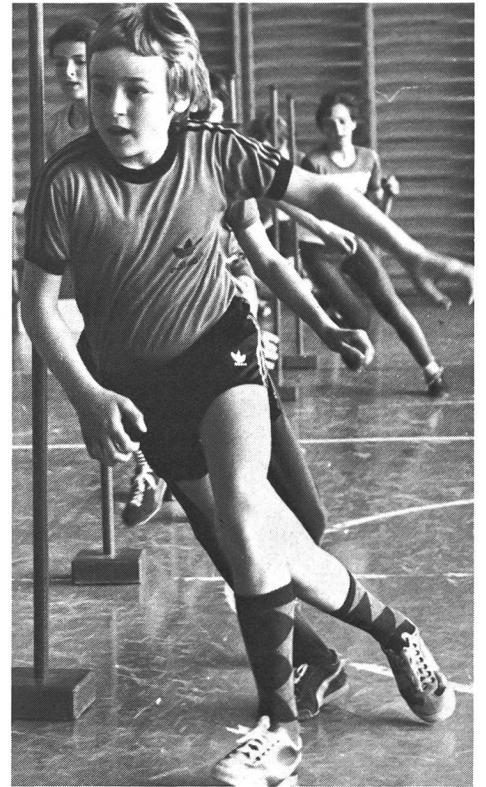
Je voudrais ici mentionner en passant – mais sans insister sur cette question – la répartition des rôles dans les équipes. Vous savez tout cela mieux que moi, et je n'ai pas besoin d'insister là-dessus. C'est un autre côté de l'éducation physique, où ce que l'on accepte est une structure pleine de sens et finalisée dans le jeu, pour le jeu, et à laquelle tous se subordonnent parce qu'il y a une fin commune, qui est celle du groupe tout entier. Là il y a à la fois émulation et collaboration, compétition et solidarité. Dans ce sens, l'expérience de l'équipe est certainement une des meilleures choses qu'il y ait en éducation physique.

J'en arrive maintenant au sport proprement dit. Je vais soumettre quelques idées à votre jugement.

Autour du sport se développent à notre époque, me semble-t-il, des attitudes contradictoires: d'une part, une idéologie égalitaire, d'autre part une compétition effrénée, comme elle n'a jamais existé de mémoire humaine. Bien sûr, je parle du sport de façon très extérieure. Mais j'essaie d'approcher de la façon la plus juste possible l'expérience de ceux qui en font. Le sport n'est pas toujours authentique, aujourd'hui – il peut l'être pour ceux qui jouent, pour ceux qui le pratiquent effectivement. Dans la majorité des cas, il me semble que le sport actuel est, pour ceux qui le regardent, une espèce de perversion engourdissante. Ils se passionnent, je ne sais pas très bien comment, peut-être parce qu'ils connaissent certaines vedettes, ou parce qu'ils apprécient certains exploits. Je constate que souvent ces exploits comptent moins pour le public que son parti pris pour telle nation, tel club, telle vedette. Les gens peuvent bien hurler, et surtout s'ils hurlent, je dis qu'ils sont engourdis: ils ne font pas grand-chose, ils ne pratiquent pas le sport. C'est une espèce d'illusion, où l'excitation remplace l'effort et la confrontation réelle avec la difficulté, où l'excitation remplace tout le reste, surtout avec l'amplification des médias. Je crois que c'est une perversion; et si c'est une perversion, il n'est pas étonnant qu'elle ait des effets en retour, comme le dopage etc. A propos de



dopage, je pourrais répéter ce que je disais tout à l'heure au sujet des drogues; c'est la même chose, le même irrespect pour le corps. Je pense que le dopage est le symptôme d'une décomposition interne du sport très avancée.



Tout le monde sait que les intérêts financiers, publicitaires etc. sont devenus plus que prépondérants: dans beaucoup de cas ils sont la raison d'être du sport lui-même. On est allé si loin dans cette voie que ce n'est pas par de petites retouches des règlements des Jeux olympiques qu'on arrivera à corriger quoique ce soit. Il faudrait véritablement que ceux qui s'occupent de ces problèmes se dressent à l'unanimité contre cette perversion. Il est absolument indispensable de rendre au sport son sens noble et double: le sens d'un jeu, et d'un jeu compétitif. Que le sport retrouve son caractère de jeu et pas d'affaire financière, et qu'on reconnaisse son caractère compétitif.

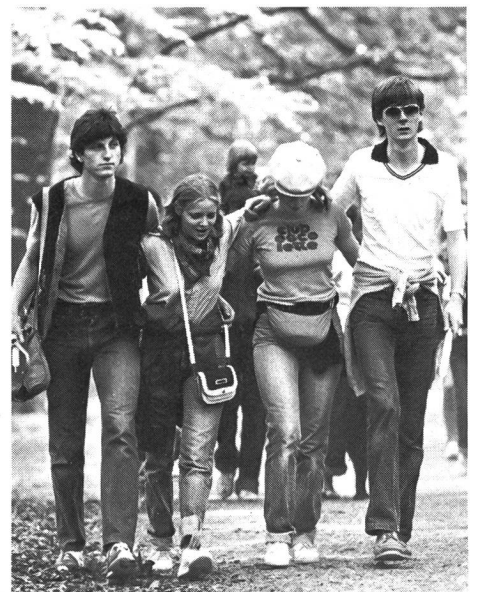
J'ai regardé les papiers qui m'ont été donnés en vue de me documenter pour la séance d'aujourd'hui. J'ai été frappée de voir à quel point on tait actuellement toute mention de la compétition: on n'ose presque plus la nommer, on parle tout le temps de solidarité, de fraternité etc.

mais plus de compétition. Si cette habitude se répand, si vous ne vous risquez plus à parler de compétition, si vous feignez de ne pas la voir là où elle existe, vous refaites ce que font les puritains: vous laissez l'élément compétitif pourrir, parce que tout ce qui est méprisé et rejeté finit par pourrir. Il ne faut pas mépriser et rejeter l'élément compétitif; il faut le reconnaître, l'assumer, le regarder en face, lui donner son sens et sa dignité. A mon avis, cela est tout à fait essentiel.

Maintenant, je voudrais avancer une idée qui me paraît évidente et dont je n'ai pourtant trouvé trace nulle part. Tout l'effort actuel, dans les sports, semble tendre à battre des records. «Il a battu son propre record, il a battu le record de son pays, il a fait un meilleur temps etc.». Les records sportifs peuvent-ils véritablement être battus à l'infini? On parle beaucoup de changement, d'homme nouveau, de société nouvelle dans notre monde. Néanmoins, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, quand les gens viennent faire du sport, ils continuent à avoir deux jambes, deux bras, une tête. Dans bien des domaines, ils sont restés pareils: ils sont tous nés, ils vont tous mourir, et ils sont tous menacés d'avoir mal ou d'être malades; ils sont imparfaits et ils ont des limites. Cette notion de limite, qu'on a tenté d'éliminer depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, elle nous cerne maintenant de tous les côtés. Il y a une certaine vitesse maximum à la course dont l'être humain est capable, et il ne peut guère aller au-delà, à moins d'être dopé. Il y a des limites à la compétition, aux records, parce que les limites sont dans la nature des choses, du corps, de la pesanteur, de la fatigue, de l'être humain lui-même. Ce sens des limites est à

réhabiliter dans bien des domaines, et notamment dans celui des records sportifs. A ce propos, le nationalisme des compétitions sportives actuelles me paraît absurde et il devrait être combattu sans merci; il est ridicule et nocif. Certains d'entre vous me diront peut-être que c'est un exutoire pour l'agressivité nationale et que lorsque l'on s'affronte sur les stades on ne s'affronte pas autrement. Le moins que l'on puisse dire est que rien n'est moins évident.

Maintenant je voudrais dire aussi un mot en faveur de l'agressivité. L'agressivité n'est pas une chose que l'on peut simplement faire disparaître, ignorer ou mépriser. Pourquoi les hommes sont-ils agressifs? Certains le sont plus que d'autres parce qu'ils se trouvent dans une situation critique, ou parce qu'ils ont certains facteurs physiques ou psychiques qui les tourmentent, etc. L'agressivité a des causes très diverses. Mais je dirai que tout homme doit être, jusqu'à un certain point, agressif, et que si vous supprimez complètement l'agressivité, vous supprimez également l'amour. Pourquoi? Tous ceux que nous aimons sont, comme nous, mortels et vulnérables. Pensez à vos enfants, à votre famille. Tout ce qui est mortel et vulnérable a besoin d'être défendu. Et quand il se sent menacé, soit directement, soit dans ses besoins vitaux, ou bien dans les chances essentielles de ceux qu'il aime, l'homme devient agressif. Je trouve que l'on se hâte beaucoup trop pour dire du mal de l'égoïsme. Il y a un égoïsme monstrueux d'accord; mais je n'ai jamais rencontré un être doué d'une conscience un peu délicate, qui puisse croire réellement qu'il est dépourvu d'égoïsme. Prenons un exemple: si vous apprenez qu'un excellent maître enseigne dans une certaine classe, vous



vous hâtez d'y inscrire votre enfant, sachant fort bien que cela empêchera l'enfant d'une autre famille d'y trouver place. C'est de l'agressivité, d'une certaine manière, c'est de l'égoïsme en tout cas. Pourquoi votre enfant plutôt que l'autre aurait-il le droit d'être inscrit? Mais vous sentez-vous coupable? L'agressivité est inscrite très profondément dans la nature vitale, mortelle, menacée, vulnérable de l'être humain et de tout ce à quoi il tient. L'agressivité doit être non pas méprisée, négligée, rejetée, mais assumée et éduquée. Et là je crois que l'éducation physique et les sports ont un rôle très important à jouer.

